



HAL
open science

L'histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil de Jean de Léry lue par l'abbé Prévost et par Claude Lévi-Strauss

David Diop

► **To cite this version:**

David Diop. L'histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil de Jean de Léry lue par l'abbé Prévost et par Claude Lévi-Strauss. Édén Viana Martin et all. Dialogues France-Brazil : circulations, représentations, imaginaires., Presses Universitaires de Pau, p. 179-188., A paraître. hal-02089840

HAL Id: hal-02089840

<https://hal.science/hal-02089840v1>

Submitted on 4 Apr 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

David Diop

L'Histoire d'un Voyage fait en la terre du Brésil de Jean de Léry lue par l'abbé Prévost et par Claude Lévi-Strauss

S'appuyant sur Roland Barthes, Yves Citton, dans son livre *Lire, interpréter, actualiser*, développe une théorie de la lecture actualisante assumée comme nouveau modèle d'interprétation littéraire. Selon lui « l'interprétation littéraire consiste non seulement à "répondre à ce qui a été écrit en dehors de toute réponse", mais aussi bien à redoubler la réponse que fournit déjà (partiellement) le texte lui-même par une assertion supplémentaire, qui lui surajoute une nouvelle couche de sens¹ ». Autrement dit il s'agit de faire « de l'acte d'interprétation non tant un geste d'écoute qu'un geste d'assertion² ». Je voudrais montrer comment en le compilant dans le tome 14 de son *Histoire générale des voyages* publié en 1757, l'abbé Prévost actualise le récit de voyage de Jean de Léry. Si Jean de Léry, ministre du culte protestant, voit dans les Indiens Tupinambous du Brésil qu'il côtoie pendant neuf mois des hommes exclus de la Révélation, à cause de leur pratique du cannibalisme, Prévost, homme du siècle des Lumières, les comprend comme « des peuples qu'on peut nommer dans l'état de pure nature³ ».

1

De l'une à l'autre de ces représentations, les Indiens du Brésil sont pris dans les filets de deux idéologies différentes, la première, religieuse et la seconde, philosophique, qui manifestent toutes deux une réelle volonté d'interprétation de la radicale altérité des hommes du Nouveau Monde. L'observation que fait Jean de Léry du cannibalisme est profondément liée au contexte des guerres de religion sévissant en France au XVI^e siècle. La lecture qu'effectue l'abbé Prévost du regard de Jean de Léry sur les Indiens du Brésil est quant à elle fille d'un rationalisme critique qui exige qu'on les situe dans une histoire profane de l'humanité. En dernière analyse, j'évoquerai une troisième lecture actualisante, qui ajoute une nouvelle couche de sens, au récit de sa rencontre avec les « cannibales » du Brésil par Jean de Léry. Je pense à l'ethnologue Claude Lévi-Strauss dans les chapitres 9, 30, 32 et 34 de *Tristes tropiques*.

Jean de Léry est sidéré par sa rencontre avec les Indiens. Mais ce n'est pas cette rencontre qui motive l'écriture de son récit de voyage. C'est la colère que lui

1 - Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires?* Paris, Éditions Amsterdam, 2017 (Première éd. 2007), p. 94.

2 - *Ibidem*, p. 91.

3 - Antoine François Prévost, *Histoire générale des voyages ou nouvelle collection de toutes les relations de voyages par mer et par terre qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes langues pour former un système complet d'histoire et de géographie moderne qui représentera l'état actuel de toutes les nations, enrichi de cartes géographiques et de figures...*, Paris, Didot, (1746-1759), tome 14, Livre VI, chapitre 9, § II, « Établissement des Français au Brésil. Voyage de Jean de Léry », 1757, p. 194.

inspire le cordelier André Thévet pour les mensonges qu'il a pu écrire dans ses *Singularités de la France antarctique* et dans sa *Cosmographie universelle*, en partie consacrée au Brésil et publiée en 1575. Selon André Thevet, si la France a perdu le Brésil au profit des Portugais, c'est à cause des Protestants français. En effet, c'est à l'injonction de Jean Calvin, le grand instigateur de la Réforme, lui-même sollicité par un personnage important du Royaume de France nommé Villegagnon que Jean de Léry est parti au Brésil, du 7 mars 1557 au 4 janvier 1558, avec un groupe de huguenots composés d'artisans français mais également de ministres du culte protestant venus de Genève. Cependant Villegagnon, qui avait entrepris quelques mois avant l'arrivée de Jean de Léry d'installer tout son monde dans un fort situé dans la baie de Rio de Janeiro, va, juste après l'arrivée de Léry et de ses compagnons, renier sa foi protestante et se reconvertir au catholicisme. C'est ce revirement, cette « révolte », comme l'appelle Léry, qui est, selon lui, la cause principale de la prise du fort par les Portugais et de la perte par les Français de ce qu'ils appelaient la France Antarctique, noyau territorial du futur Brésil. Ainsi, devenu entre-temps ministre du culte réformé, Léry explique, dans la préface pamphlétaire de son *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, publié en 1578, soit vingt ans après son voyage, que c'est la lecture des allégations d'André Thevet accusant les protestants français de la perte du territoire brésilien qui a motivé l'écriture de son récit. Au fil des cinq rééditions de son récit de voyage au Brésil, Léry s'en prend aux mensonges d'André Thévet qui de son côté le traite de « maître rapetasseur de souliers⁴ » ou de « grand animal et ignorant personnage⁵ » (p. 301). En effet, d'origine bourguignonne, Jean de Léry, est cordonnier de son état, c'est un « mécanique » comme on disait au XVI^e siècle, ce qui ne l'empêchera pas, devenu ministre du culte réformé, d'écrire d'une façon remarquable un récit de voyage apprécié par ses contemporains.

2

Composé de 22 chapitres dans l'édition de 1578, ceux-ci, comme on l'a vu, tout en entretenant une polémique constante avec André Thévet, réussissent à exceller tant du point de vue narratif que descriptif. Divisé en trois grandes parties, le voyage aller (des chapitres 1 à 6), le séjour et la description du Brésil (des chapitres 7 à 20) et le voyage de retour aux chapitres 21 et 22, le récit de Jean de Léry est à la fois rocambolesque et précis. À l'aller, Jean de Léry et ses compagnons de voyage rassemblés sur trois bateaux essuient de terribles tempêtes qui manquent à plusieurs reprises d'engloutir les quelque trois cents personnes qui ont pris part à l'expédition. Mais c'est le voyage de retour qui est le plus éprouvant et le plus spectaculaire. La cale chargée de bois de Brésil, bois servant à la teinture, le bateau qui prend eau de toutes parts laisse derrière lui un sillage « aussi rouge

4 - André Thevet, *Histoire d'André Thevet Angoumoisain, Cosmographe du Roy, de deux voyages par lui faits aux Indes Australes et Occidentales (circa 1587-1588)*, Paris, Bibliothèque nationale, Ms. Fr. 15452-15453, f. 60, r^o. Cité par Frank Lestringant dans son édition de *L'Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil* de Jean de Léry, Paris, Le Livre de Poche, 2015 (1^{re} publication 1994), Chap. X, note 2, p. 257-258.

5 - André Thevet, *Les Vrais portraits et vies des hommes illustres Grecs, Latins et Païens, recueillis de leurs tableaux, livres, médailles antiques et modernes*, Paris, veuve Jacques Kerver et Guillaume Chaudière, I, I, ch. 19, f. 36 v^o – 37 r^o. Cité par Frank Lestringant dans son édition de *L'Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil* de Jean de Léry, *op.cit.*, Chap. XII, note 1, p. 301.

que du sang de bœuf »⁶. Jean de Léry et ses compagnons de voyage sont obligés d'actionner plus de douze heures par jour deux pompes à eau pour se maintenir à flot. À cause de l'incompétence du pilote, ils s'égarèrent. Croyant être en vue des côtes de l'Espagne, ils ne sont qu'aux Açores. C'est alors que survient la famine. Beaucoup de marins, périssent en « mal rage de faim⁷ ». Ils en sont réduits à balayer la soute pour récupérer quelques miettes de pain. Ils ne récoltent qu'un mélange de farine et de déjections de rats avec lequel ils confectionnent une « bouillie aussi amère et noire que suie⁸ ». Puis ils mangent, bouillis, « tous les cuirs du vaisseau jusqu'aux couvercles des coffres⁹ ». Bientôt ils font la chasse aux souris et aux rats qu'ils mangent sans les vider. « Un rat, écrit Léry, était plus estimé qu'un bœuf sur terre¹⁰ ». Le prix en monta « jusqu'à quatre écus¹¹ ». Léry regrette d'avoir mangé un beau perroquet qu'il avait caché dans ses affaires, cinq jours seulement avant d'être en vue des côtes de Bretagne où lui et ses amis finissent par débarquer à bout de forces. Ce qu'il faut retenir de cette famine est ce mot du capitaine du vaisseau qui avoue, selon Léry, qu'il commençait à méditer de faire tuer l'un d'entre eux pour le manger¹². Le lien entre ce récit de voyage de retour en Europe et la description du Brésil est dans l'aveu de cette tentation du cannibalisme que Jean de Léry a pu réellement observer en France lors du siège de la ville de Sancerre, ville protestante assiégée par les Catholiques, siège dont il a publié le récit en 1573 et qu'il évoque également dans son *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*¹³.

Si la description du Brésil occupant les chapitres 7 à 20 s'intéresse à une faune et une flore exubérante et inouïe pour un français du XVI^e siècle comme Jean de Léry, ce sont les mœurs, la religion, les usages, leurs habillements de plumes multicolores et la pratique du cannibalisme chez les Indiens Tupinambous de la baie de Rio de Janeiro qui le fascinent¹⁴. Au chapitre 17, le récit du premier séjour de Jean de Léry dans un village indien pratiquant le rituel cannibale est très intéressant. Alors qu'il voyage avec un truchement normand, il s'arrête le soir dans un village en fête¹⁵. Se retrouvant abandonné par son truchement normand

6 - Jean de Léry, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, Frank Lestringant éd., *op. cit.*, Chap. XXI, p. 509.

7 - *Ibidem*, Chapitre XXII, p. 527.

8 - *Ibid.*, p. 526.

9 - *Ibid.* p. 531.

10 - *Idem*.

11 - *Idem*.

12 - *Ibid.*, p. 537-538.

13 - *Ibid.*, p. 533.

14 - Selon Claude Lévi-Strauss, les descendants des Tupinambous se sont réfugiés au cœur le plus lointain de l'Amazonie dans une longue migration qui a duré jusqu'au XX^e siècle.

15 - Dans leur ensemble les équipages de marins français étaient Normands. Ce sont les premiers Français qui à la suite de naufrages non loin des côtes du Brésil, avant même l'installation du fort de Villegagnon, ont vécu et même pris femmes dans des villages d'Indiens du Brésil. Une preuve que la France antarctique était majoritairement normande : la montagne étrangement ronde au-dessus de la baie de Rio de Janeiro, connue sous le nom de « pain de sucre » et surmontée aujourd'hui par le Christ du Corcovado, était appelée au XVI^e siècle par les Français « le pot de beurre ». Jean de Léry, *Histoire d'un voyage...*, *op. cit.*, chapitre 7, p. 198.

parti festoyer avec les Indiens et, qui sait, allé manger un morceau, Jean de Léry raconte avoir vu apparaître tout à coup devant son hamac suspendu dans une hutte à l'écart de la fête un Indien tenant un pied humain. Se méprenant sur ce qui était une invite à partager ce pied (sans jeu de mots), Jean de Léry croit que son interlocuteur se propose de le dévorer. Pris d'effroi et d'horreur, il se blottit dans son hamac jusqu'au lendemain matin. Quand les Indiens apprennent la raison de sa pâleur et de ses traits tirés par l'entremise du traducteur normand, ils se moquent de lui. Les Tupinambous ne mangent que leurs ennemis. Ils mangent les Portugais, mais pas les Français.

Jean de Léry tire de l'observation du cannibalisme que les Indiens du Brésil sont une des seules nations du monde sans Dieu. « S'il a nation qui soit et vive sans Dieu au monde, ce sont vraiment eux¹⁶. » Il est convaincu que ce peuple est damné. Il écrit au chapitre 16 que c'est « un peuple maudit et délaissé de Dieu¹⁷ » ou bien encore au chapitre 18 que les « Brésiliens ont les cerveaux merveilleusement embrouillés des ténèbres de Satan¹⁸ ». Pourtant il éprouve de l'affection pour les Indiens qui le surnomment Léry-Oussou ce qui signifie grosse huître en Tupinambou. Affection réciproque qui paraîtra « singulière » à l'abbé Prévost dans la compilation qu'il fera du récit de Jean de Léry dans son *Histoire générale des voyages*.

L'abbé Prévost n'est pas connu au milieu du XVIII^e siècle que pour être l'auteur de romans au parfum libertin comme *Manon Lescaut*. Il est aussi le maître d'œuvre d'une entreprise encyclopédique de recension de tous les voyages européens dans le monde depuis la fin du XV^e siècle. Ce qui initialement ne fut que la simple traduction par l'abbé Prévost d'une compilation de voyage anglaise, allait devenir pleinement son œuvre à partir du tome 8 de *l'Histoire générale des voyages* en 1750. Fatigué de ses exils en Angleterre et en Hollande – où non content de vivre en concubinage avec une certaine Hélène, il avait abjuré un temps la foi catholique pour embrasser le protestantisme –, l'abbé Prévost accepte, pour revenir en grâce, de mener cette immense entreprise de compilation à la demande du ministre de la guerre Maurepas qui voyait là un moyen d'encourager les entreprises coloniales de la France. En pleine guerre contre l'Angleterre, l'abbé Prévost traduit donc feuille après feuille, dès 1746, au rythme d'un volume in folio tous les six mois, la compilation de voyages du géographe anglais John Green¹⁹. Suite à l'abandon de son travail par l'Anglais en 1747, l'abbé Prévost publie bon an mal an un tome de compilation de son cru jusqu'en 1759. Dès les premiers tomes qu'il traduit, l'abbé Prévost est critiqué par rapport à la méthode suivie par John Green. Selon lui, elle manque de philosophie. Pour Prévost, en effet, l'histoire de la conquête du monde par les Européens obéit à une logique impérialiste faite d'occasions manquées, de revers, de coups du hasard, d'erreurs qui ont offert à chacune des nations européennes des moments de gloire puis de décadence dans telle ou telle partie

16 - Jean de Léry, *Histoire d'un voyage...*, *op. cit.*, Préface, p. 92.

17 - *Ibid.*, Ch. 16, p. 420.

18 - *Ibid.*, Ch. 18, p. 441.

19 - John Green, *A new general collection of voyages and travels; consisting of the most esteemed relations, which have been hitherto published in any language comprehending everything remarkable in its kind, in Europe, Africa, and America*, London, printed for Thomas Astley, 1745-1747.

du monde. Ainsi, si les Portugais et les Espagnols ont connu leurs heures de gloire du XIV^e siècle au XVI^e siècle, les nouveaux maîtres des mers sont désormais, depuis le XVII^e siècle, les Anglais, les Français et dans une certaine mesure les Hollandais. Pour Prévost il s'agit donc d'avoir une vue d'ensemble de l'histoire de cette conquête européenne du monde pour donner à mesurer l'importance de chaque récit de voyage s'y inscrivant. Ainsi Prévost relève dans le récit de voyage de Jean de Léry tous les matériaux prouvant que la France a perdu une belle occasion de s'installer durablement au Brésil dès le XVI^e siècle²⁰.

Outre leur antipapisme, Prévost reproche également aux Anglais leur absence de méthode qu'il va tâcher de corriger quand il reprendra l'entreprise à son compte. Pour lui, si l'on ne veut pas ennuyer les lecteurs, il ne faut pas, dans une compilation, juxtaposer les récits de voyage comme le fait l'Anglais John Green, mais les soumettre à une méthode dite de « réduction ». D'un côté, il s'agit de résumer la partie narrative de chacun des récits de voyage européens dans une zone du monde particulière. De l'autre, de rassembler tous les éléments encyclopédiques extraits de ces différents récits sur cette zone pour en faire ce qu'il appelle une description. C'est ainsi que dans le tome 14 de *L'Histoire générale des voyages*, Prévost va diviser le texte de Léry en deux parties : après avoir résumé ses voyages aller et retour de la France au Brésil, il versera les éléments les plus marquants du séjour de Léry dans une « Description générale du Brésil²¹ ». L'essentiel des données encyclopédiques relatives à la faune, la flore et aux mœurs des Indiens – rassemblé sous ce titre de « Description générale du Brésil » –, l'abbé Prévost le tire de *L'Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil* de Jean de Léry, préféré à nombre de voyageurs européens même postérieurs. En effet, pour Prévost, « tout est précieux dans un voyageur de bonne foi lorsqu'il ne raconte que ce qui s'est passé sous ses yeux²² ». Selon lui, Léry a le don de décrire précisément non seulement ce qu'il a vu mais ce qu'il a entendu. C'est un témoin fiable « du Brésil et ses peuples dans l'état de ce qu'on peut nommer de pure nature, c'est-à-dire tels qu'ils étaient avant que la culture eût fait changer de face aux terres, et que l'introduction des usages de l'Europe eût altéré le caractère des habitants²³ ». Le texte de Léry est précieux car il permet de conserver la mémoire de peuples qui sont déjà dénaturés au XVIII^e siècle²⁴. Mais c'est un texte que du haut de son rationalisme des Lumières, Prévost trouve aussi exotique que son auteur.

20 - Jean de Léry écrit ainsi au chapitre 21 de son *Histoire d'un voyage...* : « Comme de fait je croy fermement si cela ne fust intervenu, et que Villegagnon eust tenu bon, qu'il y auroit à present plus de dix mille François, lesquels [...] possederoyent maintenant sous l'obeissance du Roy un grand pay en la terre du Bresil, lequel à bon droit, en ce cas, on eust peu continuer d'appeler France Antartique. » *op. cit.*, p. 506.

21 - Antoine François Prévost, *Histoire générale des voyages*, *op. cit.*, tome 14, Livre VI, chapitre 9, § IV, « Description générale du Brésil », 1757, p. 222.

22 - *Ibidem*, p. 275. Prévost ajoute même : « On doit reconnaître pour un mérite particulier dans un voyageur l'attention qu'il a donnée aux langues étrangères, surtout à celles des Nations les plus barbares, qui peuvent être regardées, comme le simple ouvrage de la nature. Léry s'est distingué par ce soin. » *Ibid.*, p. 284.

23 - *Ibid.*, tome 14, Livre VI, chapitre 9, § II, « Établissement des Français au Brésil. Voyage de Jean de Léry », 1757, p. 194.

24 - Diderot et l'abbé Raynal reprendront le même argument rousseauiste dans les éditions de 1778 et 1780 de *L'Histoire des deux Indes*.

Quand il n'estime pas les termes employés par Léry, trop « surannés²⁵ », Prévost déplore que « cet auteur qui s'est le plus étendu sur le caractère et mœurs des Brésiliens », l'ait fait « avec tant de confusion²⁶ ». Ce que Prévost reproche à Léry est de mêler les genres et d'ajouter à ses descriptions des Indiens du Brésil toute une série « d'exemples, de réflexions, de comparaisons étrangères dont il orne moins sa narration qu'il ne l'obscurcit²⁷ ». Prévost relève « les pratiques et les langages des protestants qui ont quelque chose de si singulier dans les premiers temps de la Réformation²⁸ ». Il ne trouve pas à son goût les discours apocalyptiques de Léry appliqués aux Indiens. Leurs façons de vivre n'étaient pas l'ouvrage du Démon comme le croyait Léry mais un exemple, parmi d'autres, de ce que pouvait être la vie des hommes dans l'état de nature. Substituant sa lecture philosophique à la lecture religieuse des mœurs indiennes par Léry, Prévost conclut même : « Cependant, c'est de cette source bourbeuse qu'il faut citer ce qui ne se trouve point dans les autres, ou ceux que les autres mêmes en ont emprunté²⁹ ». Aussi Prévost met-il en scène de préférence les passages du texte de Léry qui correspondent à la construction du mythe du bon sauvage dont le bon sens étonne les civilisés. Tels ces « quelques propos d'un Brésilien qui peignent merveilleusement le sens naturel de ces Barbares³⁰ » où Léry dialogue avec un vieil Indien Tupinambou qui l'interroge sur la folie les Français venant de si loin pour charger leurs navires de bois de Brésil. Passage qui aura pu inspirer « les Adieux du Vieillard » du *Supplément au voyage de Bougainville* de Diderot.

Prévost trouve Léry aussi « singulier » que les Indiens du Brésil. Il reprend textuellement dans la note 38 de la page 196 du tome 14 de son *Histoire générale des voyages* le discours de Léry qui regrette d'avoir quitté les Indiens en l'introduisant ainsi : « Il fait à son départ des réflexions fort singulières ». Or voici ce qu'écrit Léry :

[...] pour dire ici Adieu à l'Amérique, je confesse en mon particulier, combien que j'aye tousjours aimé et aime encores ma patrie [...] je regrette souvent que je ne suis parmi les sauvages ausquels (ainsi que j'ai amplement montré en cette histoire) j'ai cogneu plus de rondeur qu'en plusieurs de par-deça, lesquels à leur condamnation, portent titre de Chrestiens³¹.

L'inhumanité de l'Indien brésilien tient à sa pratique du cannibalisme qui suscite d'abord l'effroi du voyageur du XVI^e siècle, tout comme celle de son compilateur au XVIII^e siècle. Mais si les humanités des Indiens et des Français

25 - *Ibid.*, tome 14, Livre VI, chapitre 9, § IV, « Description générale du Brésil », 1757, note 89, p. 271.

26 - *Ibid.*, p. 265.

27 - *Idem.*

28 - *Ibid.*, tome 14, Livre VI, chapitre 9, § II, « Établissement des Français au Brésil. Voyage de Jean de Léry », 1757, p. 189.

29 - *Ibid.*, tome 14, Livre VI, chapitre 9, § IV, « Description générale du Brésil », 1757, p. 265.

30 - *Ibid.*, note 18, p. 309.

31 - Jean de Léry, *Histoire d'un voyage...*, *op. cit.*, p. 507-508. Cité par Prévost, *Histoire générale des voyages*, *op. cit.*, tome 14, Livre VI, chapitre 9, § II, « Établissement des Français au Brésil. Voyage de Jean de Léry », 1757, p. 196.

semblent si éloignées l'une de l'autre, l'inhumanité des Catholiques à l'encontre des Protestants lors de la Saint-Barthélemy (24 août 1572) n'est-elle pas pire que celle des Indiens ?

Ainsi cette singulière comparaison des humanités au détriment des Européens qui disqualifie Léry aux yeux de Prévost fait justement partie du charme de *L'Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil* pour Claude Lévi-Strauss.

Dans *Tristes tropiques*, Claude Lévi-Strauss estime qu'il n'y a pas de solution de continuité entre le regard de Léry et le sien parce qu'ils ne rencontrent pas les mêmes Indiens du Brésil :

[...] les sociétés que nous pouvons étudier aujourd'hui – dans des conditions qu'il serait illusoire de comparer à celles prévalant il y a quatre siècles – ne sont plus que des corps débiles et des formes mutilées³².

C'est la fraîcheur du premier contact avec eux que l'ethnologue envie à Léry au point que chaque fois qu'il évoque les Tupinambous surgit de son écriture une forme de rêverie poétique nostalgique. La situation de la rencontre a changé, mais Lévi-Strauss semble vouloir la ressusciter, c'est-à-dire recréer les conditions de possibilité d'une rencontre neuve, même s'il sait que cela est impossible. Par la citation du texte de Léry, Lévi-Strauss, tente presque désespérément de faire coïncider son ressenti avec celui du voyageur du XVI^e siècle. Ainsi, appelé à examiner une poterie « tupi » découverte non loin des lieux où avait été Léry, Lévi-Strauss évoque

7

ce lieu mélancolique où Léry trompa peut-être l'attente à regarder le preste mouvement d'une main brune formant avec une spatule trempée dans un vernis noir « ces mille petites gentillesse comme guillochis, lacs d'amour et autres drôleries » dont j'interroge aujourd'hui l'énigme au dos d'un tesson détrempe³³.

Ces Indiens de Léry appartiennent à un monde définitivement perdu. Chez Lévi-Strauss, ce sentiment d'une perte irrémédiable au contact du monde européen, également évoquée par l'abbé Prévost, n'a pas exactement le sens que lui prêtaient les hommes du XVIII^e siècle. L'ethnologue en tire un sentiment de nostalgie étranger à Prévost. C'est la nostalgie du « choc » d'une première rencontre, le « choc ressenti par les grands auteurs » en tête desquels Lévi-Strauss place Léry, avant Staden et Thévet qui, tous trois, « mirent le pied sur le territoire brésilien³⁴. » « Ce qu'ils virent alors, ajoute Lévi-Strauss, nos yeux ne l'apercevront jamais plus³⁵ ».

Mais si les Indiens ne sont plus ceux qu'ils furent, une forme de communion est toujours possible avec Jean de Léry, car « les conditions de voyage sont

32 - Claude Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*, Huitième partie, « Tupi-Kawahib », chapitre 30, « En pirogue », Paris, Plon, collection Terre Humaine, 1957, p. 387-388.

33 - Claude Lévi-Strauss, *op. cit.*, Troisième partie, « Le nouveau monde », chapitre 9, « Guanabara », p. 91-92.

34 - *Ibidem*, chapitre 30, « En pirogue », p. 387.

35 - *Idem*.

restées les mêmes³⁶ ». L'actualisation littéraire du texte de Léry passe par le récit du voyage vers les Indiens Tupi Kawahib, dont Lévi-Strauss s'attache, avec une minutie qui n'est pas innocente, à prouver la filiation lointaine avec les Tupinambous de Léry³⁷. Le voyage à travers la forêt vierge est difficile, aussi difficile symboliquement parlant que la traversée de l'Océan Atlantique par Jean de Léry qui s'étonne souvent de n'être séparé des abîmes et des gouffres marins que par la très mince coque en bois de son navire³⁸. La forêt amazonienne actualise la distance maritime quasi infranchissable qui fut celle du voyageur du XVI^e siècle pour toucher les côtes du Brésil. Chez Lévi-Strauss, ce n'est pas la mer qui est hostile, menaçante, c'est la forêt :

Nous reprîmes cette progression où chacun cherche à ne pas perdre de vue le dos qui le précède, convaincu qu'il suffirait de s'écarter de quelques mètres pour que tout repère disparaisse et qu'aucun appel ne soit entendu. Car un des traits les plus frappants de la forêt est qu'elle semble immergée dans un milieu plus dense que l'air : la lumière ne perce que verdie et affaiblie, et la voix ne porte pas³⁹.

Lévi-Strauss donne à penser au lecteur que l'air qu'il respire dans la forêt amazonienne devient presque liquide à force d'être dense. Le voyageur semble se noyer dans une mer végétale qui crée en lui « un sentiment d'oppression difficilement tolérable⁴⁰ ».

8 Mais cette forêt impénétrable, aussi dangereuse que l'océan traversé par Jean de Léry au XVI^e siècle, et dont la dimension hostile aurait pu apparaître comme une garantie de l'authenticité des Indiens Tupi-Kawahib qu'elle renferme, s'avère décevante. Lévi-Strauss soupçonne les Indiens qu'il rencontre au cœur de la forêt d'avoir « résolu de quitter définitivement leur village pour se rallier à la civilisation⁴¹ ». Là, déjà, avant même d'atteindre sa destination, s'arrête l'illusion d'une similitude de parcours entre lui et Jean de Léry. Au lieu de ces villages tupinambous débordant de vie, où Jean de Léry nous raconte n'avoir vu ni goitreux ni paralytiques parmi des dizaines d'hommes, de femmes et d'enfants resplendissants de santé, Lévi-Strauss va finir par trouver une population réduite à quelques individus dont quelques-uns sont infirmes :

36 - *Ibidem*, chapitre 30, p. 358.

37 - Claude Lévi-Strauss le fait au chapitre 31, « Robinson » : « Il y a donc de fortes chances pour que ces Indiens soient les derniers descendants des grandes populations tupi du cours moyen et inférieur de l'Amazone, elles-mêmes parentes de celles de la côte que connurent, au temps de leur splendeur, les voyageurs du XVI^e et du XVII^e siècle [...]. Pénétrer, le premier peut-être, dans un village tupi encore intact, c'était rejoindre, par-delà quatre cents ans, Léry [...]. Quelle tentation ! », p. 399.

38 - Dès le chapitre II de son *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, Jean de Léry compose, à l'occasion d'une terrible tempête, un poème suggérant l'effroi de n'être séparé de la noyade que par l'épaisseur de « quatre à cinq doigts de bois » : « Réputer fol on peut donc bien celui / Qui va sur mer, si en Dieu ne se fie, / Car c'est Dieu seul qui peut sauver sa vie. » Jean de Léry, *Histoire d'un voyage...*, *op. cit.*, p. 119.

39 - Claude Lévi-Strauss, *op.cit.*, Huitième partie, « Tupi Kawahib », Chapitre 32, « En forêt », p. 412.

40 - *Idem*.

41 - *Idem*.

On comptait en tout six femmes, sept hommes dont un adolescent, et trois petites filles paraissant âgées de un, deux et trois ans. [...] Sur ce nombre il y avait d'ailleurs deux paralysés des membres inférieurs: une jeune femme qui se soutenait à l'aide de deux bâtons et un homme, jeune également, qui se traînait sur le sol à la manière d'un cul-de-jatte⁴².

Toutefois, malgré cette déception, le récit de voyage de Léry reste le « bréviaire de l'ethnologue⁴³ ». Lévi-Strauss, puisqu'il y retrouve des pratiques qu'il peut observer chez les Tupi Kawahib, telle la confection de ce que « les voyageurs du XVI^e siècle » appelaient le « cahouin », c'est-à-dire la beuverie jusqu'à l'ivresse d'un breuvage fabriqué à partir de certaines espèces de maïs dont la fermentation était due aux « vierges de la tribu qui y crachaient une abondante salive⁴⁴ ». Aussi « singulier » que Léry, pour reprendre les termes de l'abbé Prévost⁴⁵, Lévi-Strauss se délecte, lors du Cahouin « – kahui, disent les Tupi Kawahib⁴⁶ – », de cette « exquise boisson à la fois nourrissante et rafraîchissante⁴⁷ ».

De même, tout comme Léry, dont il cite un paragraphe entier du récit de voyage, Lévi-Strauss constate que durant la nuit « sa ceinture avait été rongée par les grillons » – Léry les appelle des « grilletts » – et s'étonne « d'une association étrange et exclusive, plusieurs fois séculaire entre une espèce d'insectes et un groupement humain⁴⁸ ». Au chapitre suivant de *Tristes tropiques*, le 34, Lévi-Strauss cite encore Léry sur les dénominations individuelles chez les Tupinambous semblables à celles des Tupi Kawahib ou encore sur leurs représentations identiques de l'homosexualité⁴⁹. Ainsi pour Claude Lévi-Strauss, *L'Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil* est un « chef-d'œuvre de la littérature ethnographique⁵⁰ » où il trouve d'une part la confirmation de ce qu'il a pu observer chez les Tupi Kawahib en novembre 1938 et d'autre part des preuves de l'authenticité de la rencontre de Jean de Léry avec les Tupinambous en 1557. Mais c'est avec une nostalgie qui couve dans nombre de pages de *Tristes tropiques* que Claude Lévi-Strauss laisse entendre que le monde des Indiens tel que l'a observé Léry, malgré ses propres efforts pour en apercevoir les vestiges à travers la quête d'une identité de vue, est définitivement perdu.

Dans le récit de voyage de Jean de Léry affleure une certaine considération pour les Indiens du Brésil, comme dans la compilation qu'en effectue l'abbé Prévost. Malgré ses « erreurs », Prévost éprouve de l'estime pour le voyageur du XVI^e siècle car il trouve en lui des arguments pour alimenter le fil conducteur de sa philosophie historico-politique. L'histoire des récits de voyage étant celle de la

42 - *Ibidem*, p. 413.

43 - *Ibidem*, chapitre 9, « Guanabara », p. 89.

44 - *Ibid.*, p. 417.

45 - Prévost estime quant à lui que cette « opération est fort dégoûtante ». *Histoire générale des voyages*, *op. cit.*, tome 14, livre 6, note 85, p. 269.

46 - Claude Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*, *op. cit.*, p. 417.

47 - *Idem*.

48 - *Ibidem*, p. 419.

49 - *Ibid.*, p. 422 et p 427.

50 - *Ibid.*, p. 91.

conquête du monde par l'Europe, la France a laissé passer sa chance de posséder le Brésil à cause des guerres de religion qui l'ont secouée au XVI^e siècle. En revanche, Prévost ne partage pas le pessimisme de Léry qu'il trouve simplement « singulier ». Pour cet homme des Lumières, apologiste du progrès, les Indiens du Brésil ne valent plus que pour cocher la petite case d'une grille de lecture des différents états de l'humanité. Comme disait Diderot à propos de Hobbes et de Rousseau, opposés sur la nature bonne ou mauvaise de l'homme : « Autre temps, autre philosophie ». Mais il arrive que la boucle du temps se referme et finisse par réunir à quatre siècles d'intervalle – dans une commune interrogation sur leur propre monde, surgie de l'actualité de leur rencontre avec des Indiens brésiliens –, un cordonnier-voyageur, Jean de Léry, et un ethnologue « aux semelles de vent », Claude Lévi-Strauss.